

trois mois. Comment élever tout ce petit monde, avec des ressources que des procès onéreux restreignent chaque jour ?

Avec son brevet de lieutenant en second, il rejoint à Valence le régiment de la Fère pour lequel il est désigné. Le 11 janvier 1786, il y monte sa première garde d'officier. Puis, c'est la vie de garnison, oisive et sans relief.

Cependant, en cette existence vide et indifférente, une autre affection le domine : sa chère Corse. Elle lui manque ; elle est sa petite patrie, et presque encore toute sa patrie. « Tout y est meilleur, écrira-t-il au déclin de sa vie. Il n'est pas jusqu'à l'odeur du sol même : elle m'eût suffi pour la deviner les yeux fermés. Je ne l'ai retrouvée nulle part... »

Un congé, ardemment sollicité, l'y envoie : ce ne sera pas le dernier. Que de raisons pendant les quelques années qui vont suivre, il se verra d'y retourner et d'y prolonger son séjour, et presque de s'oublier. Il le foule enfin, le sol natal. La maman, la grand-mère à reconnaître le *lambino* qui l'a quitté, il y a huit ans, dans cet officier aux yeux aux ombres brûlés de fièvre, nerveux, bref et sa démarche et en ses paroles, qui, si petit de taille, domine par le caractère tous les siens et leur parle en homme et en maître.

Ce séjour lui révèle la détresse profonde où la maison paternelle a achevé de s'enliser. Il n'en est que plus pénétré de la nécessité de travailler à son avenir. Dans sa garnison d'Auxonne, où, son congé expiré, il rejoint son régiment, il n'a qu'un souci : par son application, forcer la sympathie de ses chefs et mériter leur estime et leur considération. Il y parvient. Son général, frappé de la maturité de son intelligence, lui confie une de ces missions qui sont les plus enviables des faveurs. Il doit cette confiance justifiée à ses veilles forcenées, toutes données à l'étude. Ce travail combiné avec les privations qu'il s'impose, altère sa santé et ce n'est pas trop d'un nouveau voyage au pays natal pour lui rendre ses forces avec son courage.

Il en ramène son frère Louis. Tous deux doivent vivre sur les trois francs par jour de sa solde de lieutenant. Ils occupent à la caserne deux pièces contiguës, ayant, pour tous meubles, un mauvais lit, une table placée dans l'embrasure de la fenêtre, des livres, des papiers, une vieille caisse en bois, un poêle de fonte. Mais Bonaparte a le génie de l'économie. Il met lui-même le pot-au-feu, brosse lui-même ses habits, cire lui-même ses chaussures, tout en surveillant l'éducation du futur roi de Hollande, qui, docilement, assis sur sa chaise de paille, lui récite ses leçons.





Job

Le soir, ses fonctions l'obligeaient à fréquenter les salons, où, ignoré, humble et petit, il se tenait, il y a encore quelques jours, entre deux portes, et si effacé ! Il dîne chez l'un ou l'autre des Directeurs, et le plus souvent chez Barras, où la compagnie, un peu mélangée, est assez brillante, et où, surtout, l'on joue gros jeu ; il a le jeu en abomination. Au vingt-et-un et à la bouillotte, il préfère le cercle des dames que la beauté de M^{me} Tallien préside. La jeunesse énigmatique de ses vingt-sept ans, parés du prestige du succès, lui ménage près d'elles un accueil souriant.

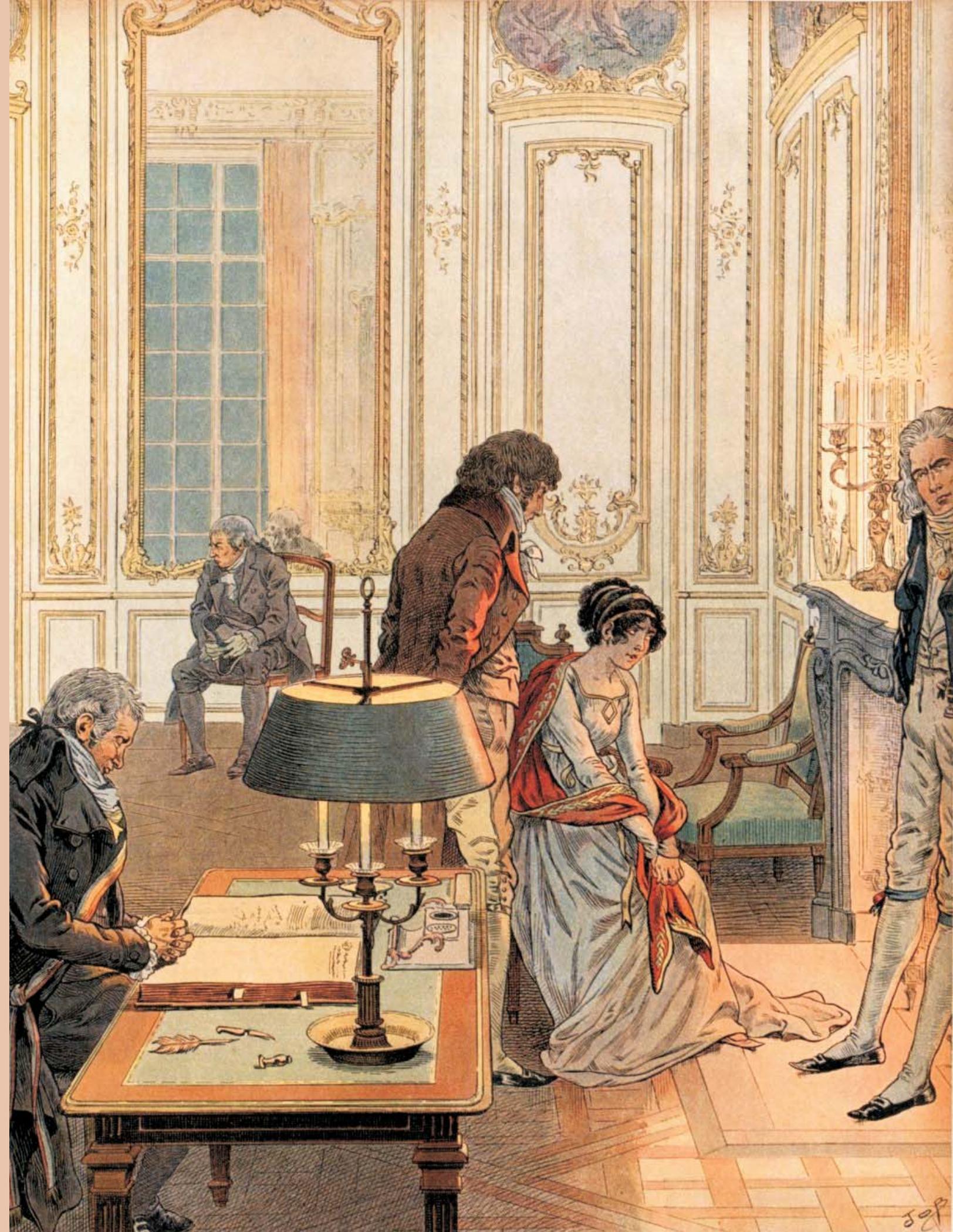
Parmi les femmes de ce cercle, une surtout le frappe par sa grâce nonchalante de créole, la caresse de ses grands yeux bleus gris aux longs cils, et son esprit bienveillant et primesautier. Née à la Martinique, mariée en France, elle est veuve d'un général que la Révolution a guillotiné. Elle est restée seule avec son fils nommé Eugène et sa fille nommée Hortense. Elle s'appelle Joséphine de Beauharnais. Il s'éprend d'elle, qui l'avait distingué sans s'attendre à une riposte aussi prompt d'un sentiment aussi vif. Il est l'homme des résolutions rapides.

Le 7 février 1796, les bans étaient publiés ; le 2 mars, il était nommé général en chef de l'armée d'Italie ; le 7, il recevait sa lettre de service ; le 9, il se mariait, et le 11, pour rejoindre son armée, il quittait Paris et sa femme.

Vous ne vous étonnez pas si la cérémonie fut simple. Elle ne devait être qu'une formalité. Point de noce, point d'invités, point de cortège ; les quatre témoins, sans plus : Barras et Tallien, pour le marié ; Calmelet, homme de loi, et Lemarois, aide de camp, pour la mariée. Le maire avait été prévenu que le mariage ne serait célébré que dans la soirée. Il faisait un temps froid et maussade ; il pleuvait. Joséphine et trois témoins arrivèrent les premiers. L'attente du futur, retenu par ses obligations, fut assez longue pour que l'ennui pesât sur l'assistance et que le maire, devant son registre ouvert, s'endormît.

À 10 heures du soir, le fiancé enfin arriva avec deux heures de retard. Secouant par l'épaule le maire endormi : « Allons, Monsieur le Maire, allons, lui dit-il mariez-nous vite ! » Les mots sacramentels furent prononcés, et les signatures échangées. Les témoins dehors, sur la porte, se séparèrent des nouveaux époux qu'une voiture emporta vers cette maison d'une rue dont le nom, Chantreine, était, pour Joséphine, un présage, et que Napoléon allait bientôt débaptiser en celui de la Victoire.





L'armée, qui avait bien cru un moment y laisser ses os, échappe pourtant à ces exceptionnelles difficultés sans avoir éveillé l'attention des Autrichiens. Leur général Mélas apprend avec stupeur que Bonaparte est entré à Milan, acclamé une fois de plus comme le libérateur de l'Italie ; que Moncey l'y a rejoint ; que Lannes, après avoir pris Aoste, menace Turin et qu'il occupe Pavie. Malheureusement, Masséna, enfermé dans Gênes, réduit à la famine, a dû, en capitulant, rendre sa liberté à l'armée assiégeante, qui revient défendre les abords du Pô, où elle se fait, à Montebello, tailler en pièces. Plaisance est aux mains de Murat. Suchet garde les Apennins. Mélas, dans cette situation critique, se résout, péripétie décisive, à risquer une suprême bataille. Ce sera Marengo.

Le 14 juin, les Autrichiens, dont les projets étaient mal connus de Bonaparte, acculés à une bataille qu'ils ne cherchaient pas à fuir, se décidèrent à passer sur le ventre de l'armée française pour couvrir leurs communications avec Vienne. Mélas, avec son armée supérieure en nombre à la nôtre, sa cavalerie trois fois plus forte, semblait avoir toutes les chances pour lui. Quatre fois, jusqu'au milieu du jour, la victoire a hésité.

La partie semble perdue pour nous : elle n'est que compromise. Les grenadiers de la garde consulaire sont placés comme une redoute de granit au milieu de l'immense plain : rien ne peut l'ébranler. Cette résistance opiniâtre permet à Desaix d'attirer à rallié six mille hommes de troupes fraîches et tous les fuyards. Le Premier Consul se porte sur la ligne des feux. Sa vue électrise les courages, raffermi les cœurs défailants. « Enfants, dit-il, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. »

Et maître de lui, cachant le trouble qui agite son âme, en cette minute où se jouent le sort de la France et le sien, il suit les péripéties d'une lutte où tout autre se croirait vaincu, et dans l'issue victorieuse de laquelle, contre toute espérance, il espère.

Et il a raison d'espérer. Desaix a abordé l'ennemi au pas de charge. Kellermann y a donné à plein, fonçant avec ses grenadiers à cheval et ses casse-cous. Résultat : les Autrichiens culbutés, quinze drapeaux pris, quarante pièces de canon tombées entre nos mains, six mille hommes prisonniers. Mais Desaix n'est plus. À la tête de sa division, il a été frappé d'une balle, et la légende dira qu'il est tombé à l'antique en prononçant ces mots : « Allez dire au Premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité. »

À Paris, l'effet de la victoire fut prodigieux, et d'autant plus qu'il y succédait à une angoissante perplexité. Sans nouvelles du Premier Consul, le



Sa détente, son repos, sa distraction, c'était la Malmaison. Il l'avait acquise à son retour d'Égypte. C'était une résidence bien modeste, qui avait l'avantage d'être aux portes de Paris.

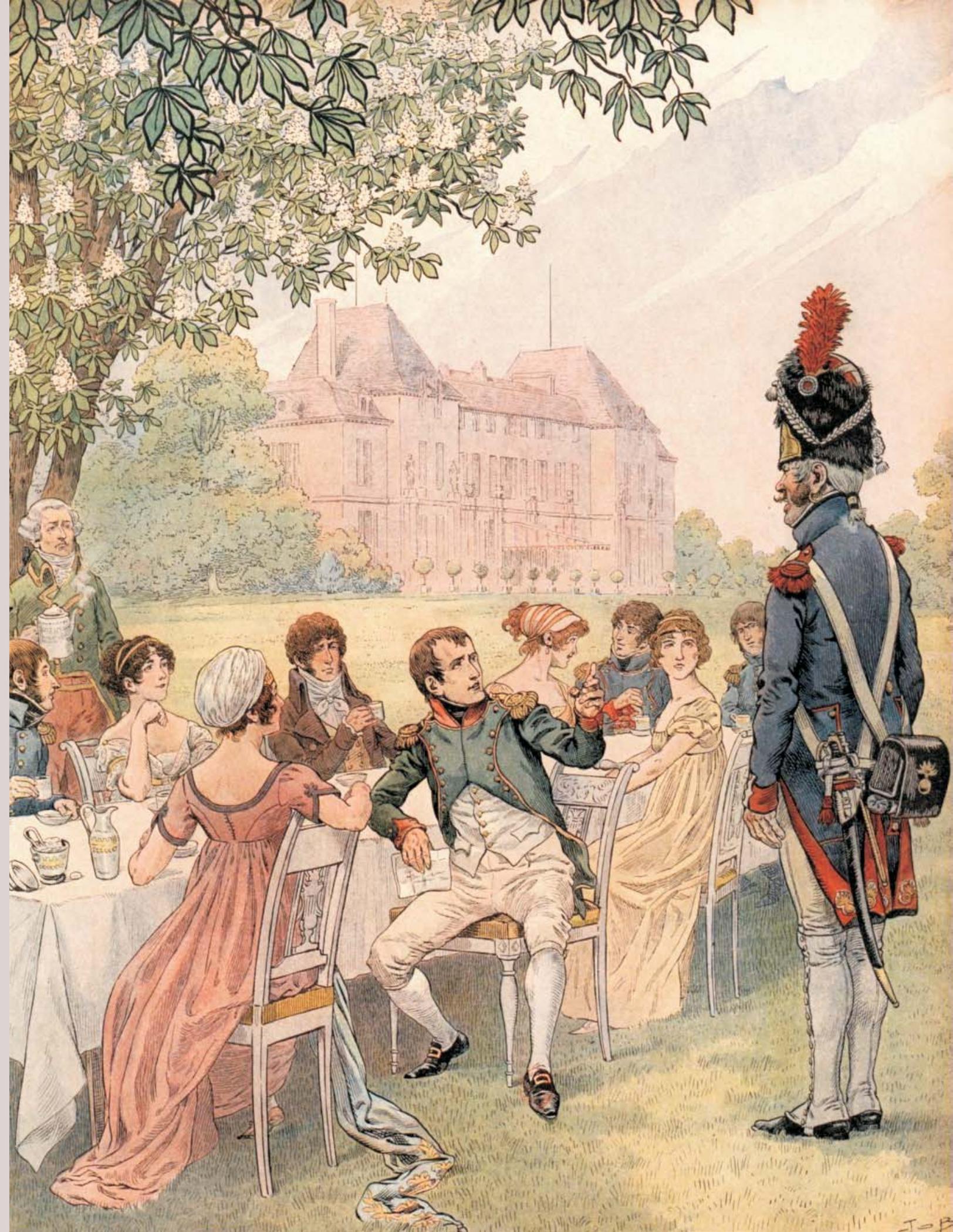
Là, devant ce château familial, sur ces gazons étoilés de fleurs champêtres, dans ces allées improvisées où les jardiniers, faisant leur cour aux souvenirs créoles de la châtelaine, avaient apporté des essences exotiques, Bonaparte se plaisait à déposer le fardeau de sa grandeur, à se multiplier dans les jeux rudes et violents qui n'étaient qu'une réminiscence de ceux dont son enfance s'était distraite. Il les organisait lui-même, avec une jeunesse que sa jeunesse étonnait : parties de colin-maillard, de barres ou de chat perché.

Le corps assoupli par ces exercices physiques, l'esprit délassé et rafraîchi, il s'entretenait amicalement avec ses invités, des littérateurs, des artistes, confondus avec ses brillants officiers et les membres de sa famille qui trouvaient en lui l'arbitre autoritaire des brouilles de leurs ménages et des conflits de leurs petits intérêts.

Il adorait la vie de plein air. Souvent, le couvert était dressé dehors, et des causeries affectueuses prolongeaient l'instant du déjeuner. Mais, à ce moment même, il n'oubliait pas les affaires pressantes, et les dépêches urgentes le touchaient même à cette table. Isabey, son peintre favori, raconte cette scène dans ses *Souvenirs* :

« Je vois encore, comme si j'y assistais, un déjeuner champêtre qu'on nous servit sous les beaux ombrages du parc, une matinée de printemps. Un ton de badinage y régnait : on projetait des jeux innocents, à la mode dans le grand monde d'alors. Nous sommes interrompus par l'approche d'un grenadier, tenant une lettre à la main pour le général.

« Ah ! dit celui-ci, en examinant attentivement le militaire, *nous nous sommes vus là-bas. N'étais-tu pas un de ces braves qui, devant Aboukir, gardaient une batterie d'où ils ont été culbutés ? Vous étiez cinq. Ton nom est Joly ; je m'en souviens ; c'est toi qui m'as remis trois sabres que m'envoyait Junot. — C'est absolument ça, mon général. J'étais là-bas avec Toinon, le grand blond, un fameux rageur, vous savez. — Oui, oui,* répondit en riant Bonaparte. Cette petite reconnaissance suffit à le mettre en bonne humeur pour toute la journée. Se levant de table, il dit à Joséphine : *Vois-tu, chère amie, c'est avec des gaillards comme ceux-là qu'on gagne des batailles. — Mais c'est avec ta bonté,* répliqua Joséphine, *que tu gagnes tous les cœurs.* »



Bonaparte avait voulu sincèrement la paix : elle avait assuré la prospérité intérieure et facilité les débuts des expéditions destinées à rendre à la France sa puissance coloniale. La jactance anglaise s'en était très vite alarmée. Sur le continent, les deux nations de plus en plus rivales se rencontraient partout, et partout se heurtaient.

L'esprit d'envahissement de l'Angleterre voyait croître avec terreur un formidable obstacle à l'orgueil de domination qui lui livrait l'empire des mers. Cette paix, dont les conditions lui étaient onéreuses, n'était pour elle qu'une suspension d'armes, qui lui permettait de reprendre des forces et de retrouver des alliés. Elle chicana la France sur les termes du traité, en contesta les points essentiels, se refusa à rendre Malte et à évacuer l'Égypte. Il était évident qu'elle voulait rompre ce qui n'avait été qu'une trêve.

« Les Anglais veulent la guerre, dit Bonaparte à l'ambassadeur d'Angleterre, en présence de l'ambassadeur de Russie, mais s'ils sont les premiers à tirer l'épée, je serai le dernier à la remettre au fourreau. »

L'ambassadeur d'Angleterre quitta Paris le 12 mai 1803. Le gouvernement britannique, sans avoir déclaré ouvertement les hostilités, comme le voulait le droit des gens, ordonnait à ses flottes de courir sus et de saisir les navires, les marchandises et les sujets de la République française. À ces actes d'agression, la France répond par l'arrestation, en guise d'otages, de tous les Anglais de distinction qui se trouvent en France.

Puis le Premier Consul fait reprendre les travaux des côtes du Nord pour la flottille destinée à l'invasion. Le rassemblement doit se faire à Boulogne. Il suit fiévreusement les préparatifs, les surveille en personne, en hâte l'exécution, trop lente encore à son gré, tant son impatience est grande d'être enfin à la gorge, chez elle, si le vent est propice qui soufflera dans nos voiles, l'invincible ennemie, si près, si à portée de sa main, qu'il la fouille du bout de sa lorgnette. Se peut-il que si peu de mer qui l'en sépare, soit un obstacle infranchissable !

Le 16 novembre 1803, il adresse à Cambacérès ce billet : « J'ai vu des hauteurs d'Ambleteuse les côtes d'Angleterre, comme on voit des Tuileries le Calvaire. On distinguait les maisons et le mouvement. C'est un fossé qui sera franchi quand on aura l'audace de le tenter. »

Le Calvaire dont il parle était situé sur le mont Valérien, qu'on voyait alors de tout Paris. Quel mot étrangement symbolique sous sa plume, quand on songe que cette ennemie contre laquelle il coordonne en vain toutes ses énergies, fera de Sainte-Hélène le calvaire où sa vie s'achèvera !

